

« En fait de villages, on ne voit que des hameaux misérables recroquevillés en bord de route, presque au ras de terre, comme s'ils faisaient le gros dos face au soleil carnassier et aux adversités éternelles frappant le lieu depuis que la mémoire des hommes s'est mise à raconter l'histoire. Désolation est un faible mot, incompréhension serait plus juste. »



CHRON DE

TEXTES & PHOTOGRAPHIES
NICOLAS GARRIGUE
{ ibn-batouta.blog.lemonde.fr }

10 mars 2004

LIQUES BAGDAD

On sort de Bagdad vite, trop vite. Même si la ville est cinq fois plus étalée que Paris, aussi grande que Le Caire, on se retrouve soudain dans la campagne, sur une route longée de palmeraies étanches à la lumière, sans que l'on ait eu le temps de sentir que la ville s'es-soufflait peu à peu. Les rues dévastées par des années d'abandon et encore plus de conflit, laissent la place à l'uniformité étourdissante de la campagne. Une platitude extrême barrée à l'ouest par la grande palmeraie des bords de Tigre et vers l'est, vers le grand Iran barricadé derrière ses montagnes, rien. Rien, juste la terre grise et sale d'une steppe sans vie et sans espoir. Ici et là, des carcasses de chars calcinés. On n'ose imaginer les souffrances de ceux qui sont morts à l'intérieur. De toute façon, on n'ira pas voir de près: ces cadavres puent leur poison à l'uranium appauvri, grande découverte des années Bush senior.

La route s'éloigne inexorablement du Tigre. Les palmiers ne deviennent plus que des souvenirs. Les villages se font de plus en plus rares. En fait de villages, on ne voit que des hameaux misérables recroquevillés en bord de route, presque au ras de la terre comme s'ils faisaient le gros dos face au soleil carnassier et aux adversités éternelles frappant le lieu depuis que la mémoire des hommes s'est mise à raconter l'histoire. Désolation est un faible mot, incompréhension serait plus juste. Comment peut-on vivre en pareil endroit sans perdre tout espoir ou bien sans s'abîmer dans un mysticisme totalitaire, ce qui revient un peu au même?... Eh bien, l'Irak a produit parmi les plus incroyables mystiques soufis, El Halladj, El Hafiz. Voilà la réponse.

Moi, je me perds en conjectures sur le pourquoi des choses, les yeux rivés sur la morne immensité alors que notre chauffeur nous emmène dans un train d'enfer vers le Grand Nord, vers cet autre Irak où l'on hésite à parler arabe dans la rue, de peur de vexer l'autochtone. Vers ce Kurdistan où liberté et prospérité seraient presque tangibles — enfin, si l'on s'en tient à une échelle irakienne du désastre. On file, on vole par-dessus les barrages de police où notre imposant véhicule et les mitraillettes de nos gardes du corps ouvrent tous les sésames là où l'Irakien moyen attend son tour, sans avoir le choix.

Je préfère me perdre dans des rêves de Grand Nord verdoyant, montagneux et rieur, que de regarder dans les yeux ceux qui osent supporter encore l'arrogance et la candeur de l'occupant.

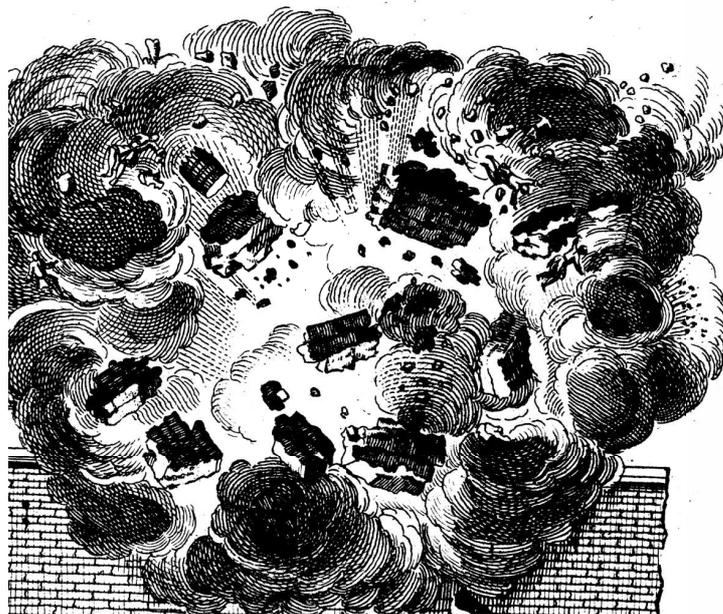


20 mars 2004

Il n'y a pas un seul poster de propagande démocratique dans ce pays, qui ne mentionne la marque déposée «Le Nouvel Irak», pas un seul spot publicitaire sur les bienfaits de la libération anglo-américaine qui ne se finisse par cette promesse chaque jour plus évasive, pas un discours d'officiel américain — de passage entre deux capitales tombées aux mains des pourchasseurs de l'«Axe du Mal» — qui n'en fasse l'apologie, avant de couper court aux questions embarrassantes sur l'enlèvement dans ce pays de sable et de limons.

Le Nouvel Irak, c'est sûr, ça accroche au premier abord, on a envie d'y croire. Et puis en y réfléchissant bien, on ne voit pas ce qu'il y a de nouveau dans un pays qui a inventé l'écriture et la première Constitution — le Code d'Ham-murabi en l'an 1850 avant notre ère — et qui, de toute façon, montre avant tout l'image d'un géant mis à terre. KO. Le Nouvel Irak... Il y a malheureusement trop d'Irakiens ces temps-ci qui se contenteraient bien de l'ancien. On y fermait sa gueule, certes, mais au moins personne n'y mourait par hasard — ou presque. Le Nouvel Irak fait de plus en plus penser à l'un de ces coups montés par les marques de sempiternelles lessives qui nous sortent un Nouvel Omo ou un Nouvel Ariel tous les six mois, histoire de faire rêver à une pureté illusoire tout en s'assurant de nos deniers.

Bon, il est facile somme toute de jouer au blasé, de faire le difficile — ou pire, le scandalisé — quand on n'a pas vécu trente-cinq ans sous Saddam et qu'on peut s'en aller finir le reste de ses jours tranquilles dans ses pénates en bord de mer. Il y a quelques jours, j'ai participé à l'accouchement d'un mouvement national de jeunes Irakiens, au cours d'une conférence tenue à Bagdad. Sans aucune préparation mentale, je me suis retrouvé au milieu d'une centaine de jeunes Irakiens et Irakiennes venus des quatre coins du pays, parlant trois langues différentes, pratiquant des cultes divers et variés, habillés de tchador ou de jeans dernier cri, et ma circonspection face au slogan «Le Nouvel Irak» s'en est trouvée en peu de temps réduite à rien... Oui, il y a un nouvel Irak qui se prépare. Contre vents et marées, contre bombes et roquettes, contre occupant et apparatchiks. Un Irak fait de jeunes nés sous Saddam et ayant grandi dans le noir d'un pays mis à pied et à terre par la vengeance vicieuse de puissants sans scrupules. Sans parler de la férocité d'un fou ayant



su s'entourer d'une cour de miracles auprès de laquelle Versailles ferait effet de décor d'opérette. Un Irak où l'on clame haut et fort les droits des femmes, la liberté d'expression, l'envie d'apprendre et de découvrir, le besoin de relever le pays de ses cendres prématurées, la soif d'indépendance de quelque grand frère que ce soit... mais aussi les rêves de tous les jeunes: sport, distractions, des échanges avec les jeunes du monde entier, la découverte de soi et des autres, la possibilité d'être qui l'on veut. Bon, il ne faut pas non plus tomber dans la béatitude, ce n'était qu'une centaine de jeunes — on va dire plutôt favorisés — dans un pays qui en compte quelque dix millions, dont la plupart ne verront jamais un banc d'université. Mais les grands changements commencent avec quelques hommes et femmes qui se posent des questions et se lancent des défis vite taxés d'utopie par les aînés. Ce sont des choses qui se passent encore ici — quand à savoir si elles se passent encore chez nous...

«NOUVEL

Ça accroche au premier abord,

Et puis, comme leader de ces jeunes, il y avait Mohammed, grand, maigre, charismatique, passionné, parfois débordé par ses idées mais non par l'arrogance ou la certitude de ne pouvoir se tromper. De la graine de politicien et, pourquoi pas? d'homme d'État. Ces destins-là se préparent longtemps à l'avance. Et alors là, je me suis dit: Tiens, il me donnerait presque envie d'y croire, à leur Nouvel Irak. Du coup, une fois la conférence bouclée, je lui ai proposé de venir travailler avec moi, comme assistant. J'en cherchais justement un. Il a accepté. Je sens enfin un certain but à ma présence ici. J'aurais peut-être participé à la maturation d'un grand homme ou tout juste d'un homme intègre. Ça suffit, je n'en demande pas plus.

«Assistant»... Quelle prétention de ma part! Ce serait bien plutôt moi, certains jours, qui aurais besoin d'apprendre à maintenir intact l'enthousiasme qui fait de la vie, chaque jour, un nouveau jour.

IRAK »

on a envie d'y croire. Et puis en y réfléchissant bien, on ne voit pas...

3 avril 2004

J'ai éteint la télé tout de suite. J'étais déjà au courant depuis le milieu de l'après-midi, pas besoin en plus de voir ça en images. De toute façon, il était déjà 23 heures, une journée bien remplie derrière moi et une autre qui m'attend le lendemain. Inutile de suggérer des cauchemars. J'ai aussi un déplacement sur le terrain dans deux jours. Gardons notre calme...

Au réveil, le malaise est quand même là. Comment la sauvagerie s'installe-t-elle, comment fait-elle son nid, qu'est-ce qui la fait sortir de ses gonds? Des raccourcis brutaux sur le fanatisme, l'islam et les Arabes me viendraient presque à l'esprit. Heureusement, j'ai voyagé. Je me rappelle aussitôt le massacre — tout aussi ahurissant — de quatre employés du HCR au Timor Occidental, juste à une demi-heure de route de là où je travaillais, et puis les récits de boucherie serbe en Bosnie, et puis les zinglindoux à Port-au-Prince, ceux qui attaquaient la nuit avec des tessons de bouteille — ça fait «zinglin», le verre qui se casse — dans les quartiers riches, soit pour l'argent, soit pour faire planer l'ombre d'un coup d'État. Non, la sauvagerie n'est pas l'apanage d'une race ou d'une religion. Heureusement. On a déjà assez de racistes dans le monde.

Cahin-caha, la journée s'avance. Le malaise persiste, tout prend une autre

couleur. Est-ce que tout ça en vaut la chandelle? Sur le coup de 13 heures, Mohammed, mon assistant, arrive. Il est de Fallujah et il en revient juste. Il était parti le soir même, la veille, inquiet pour sa famille. Son père est décédé il y a deux ans, il est l'aîné, il doit prendre soin de sa famille. Il est silencieux, regarde ses pieds, son malaise ajoute au mien. On parle un peu boulot, chacun se perd sur son écran d'ordinateur, puis je propose une pause. Alors, comment c'était là-bas? Qu'as-tu fait de ta famille? Il a presque les larmes aux yeux, allume cigarette sur cigarette. Le monde est devenu fou. Fallujah était un endroit si calme, avant... Une belle ville de province endormie, en bordure de l'Euphrate. Pas un sou de fanatisme religieux, il y a souvent emmené son précédent patron. Il s'arrête, me dit qu'il veut démissionner car il ne peut plus supporter l'idée de côtoyer des étrangers après ce qui est arrivé. Il a trop honte. Je me mets aussitôt à sa place: j'aurais sans doute la même réaction. Allez, raconte-moi plutôt comment on en est arrivé là...

Au mois d'août, dans la fournaise dantesque du centre de l'Irak, une manifestation se déroule à Fallujah. Les gens en ont marre d'être privés d'électricité, d'eau, et de boulot. C'est pas supportable par 50 °C à l'ombre. Contre qui se retourner? Contre les occupants,

bien sûr. Ils sont venus nous libérer, à eux de faire qu'on puisse vivre comme avant! Comme au temps de Saddam, d'ailleurs, il nous aimait bien, Saddam. Nous, les Sunnis, ses frères, ses prisonniers... Tout le monde est sur les nerfs, il fait trop chaud, on a trop peur, nous les GI à peine débarqués du fin fond du Middle West, du désert américain, avec nos visages d'enfants et notre conviction de servir notre patrie... Ça déraile, les tirs fusent, dix-huit morts côté irakien, dont cinq amis proches de Mohammed. Le cycle infernal s'est enclenché. Fallujah, c'est le pays de tribus sunnites, de ceux qui descendent en droite ligne des bédouins venus il y a 1500 ans de Hijaz, de l'Arabie heureuse. Le sang se paie avec le sang... ou avec l'argent. Les Américains payent une somme, pas assez disent les traditions locales, et puis d'autres morts, des deux côtés. Un jour, Mohammed remonte l'avenue principale de Fallujah avec un ami. Ça recommence à péter. Ils n'ont rien fait, ils sont seulement là au mauvais moment. Une rafale de gros calibre. Son ami a la tête arrachée. Là, juste à ses côtés.

La barbarie ne s'excuse pas. Le 11 septembre ne s'excuse pas. Les attentats du Hamas non plus. Ni les roquettes israéliennes sur les écoles palestiniennes. Mais tout s'explique. Heureusement.

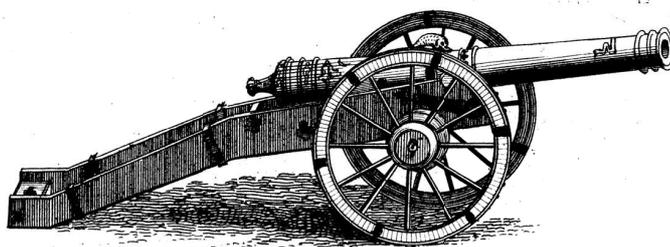
28 janvier 2006

DANS LE

C'est donc ça le fameux bunker

J'hésite un peu, tends la main, touche la chose, attends. On nous a bien dit de ne rien ramasser, sous peine de se faire arrêter par les soldats panaméens en poste à la sortie. Aucun souvenir, aucune trace de ce que ces lieux ont été auparavant, aucun trophée à mettre sur notre cheminée ou à vendre aux enchères dans quelques années à des collectionneurs d'objets inutiles ayant appartenu à des personnages illustres. On a bien dû vendre le peigne d'Elvis pour quelques dizaines de milliers de dollars, et, n'importe quelle nappe de restaurant signée par Dalí doit rapporter le double... Le reste du groupe fait demi-tour et reprend le long couloir. J'en profite, me rapproche à nouveau du projecteur éventré, saisis un des petits panneaux de micro-conducteurs et autres circuits électroniques formant les entrailles du défunt appareil, l'arche d'un coup sec de son support, glisse l'objet pourvu soudain d'une valeur inestimable dans la ceinture de mon jean et recouvre le tout de mon pull ample. On ne remarquera rien à la sortie. Les résistances, diodes et autres transistors, griffent ma peau mais qu'importe, j'ai la chance d'avoir pu récupérer une relique inestimable dans le plus improbable des lieux: au centre de Bagdad, à dix mètres sous le Palais du Croyant, au sein du bunker de Saddam, dans sa salle de projection privée, là où il devait regarder, pélemêle, polars américains, comédies musicales égyptiennes, films érotico-pornos allemands (n'ont-ils pas construit le bunker pour lui?) et, peut-être, si l'homme était vraiment le sadique que la légende a fait de lui, le récit en images des tortures et sévices infligés aux ennemis de sa révolution baasiste. Après dix minutes de déambulations dans des couloirs interminables baignés d'une eau saumâtre et d'une odeur putride, c'est la seule salle où il reste quelque chose à récupérer. Un projecteur super 8 explosé, juste à côté, une salle capitonnée où devait se trouver grand écran et sièges profonds. Pour amuser l'ogre pendant sa retraite souterraine. Elle n'a pas dû servir très souvent, malgré tout: la légende dit qu'en tout et pour tout, Saddam n'a pas utilisé son fameux bunker plus de huit fois, durant les vingt ans qu'il l'a eu à sa disposition.

Je voudrais bien m'attarder mais les



autres, un peu abasourdis par ce qu'ils trouvent, ou plutôt ce qu'ils ne trouvent pas — nous ne sommes pas en train de découvrir la tombe de Toutankhamon — ont décidé de remonter à la surface. Certains doivent se sentir claustrophobes; d'autres ont juste les pieds trempés. Et puis qu'il y a-t-il à voir au juste? De longs couloirs dignes d'un asile psychiatrique ou de cauchemars, de ceux où l'on court dans un couloir sans fin, des portes à droite, à gauche, et aucune d'elle n'ouvre sur la sortie. Il ne reste rien, ou presque, qui puisse donner une idée de la vie dans ce bunker. Et Saddam, paix à son âme, n'y joue pas au Minotaure. Seulement des panneaux de commandes électriques, des douches de décontamination, ou cas où les Yankees auraient décidé de tester leurs propres armes de destruction massive sur le Mal absolu incarné par M. Hussein, des morceaux de moquettes épaisses — on les imagine oranges ou vertes, à la mode du début des années 80 — qui flottent entre deux eaux de pluie, de la ferraille pourrissante, des portes qui donnent sur d'autres couloirs, il fait noir, humide, l'odeur vous remue l'estomac, on s'attendrait presque à voir des corps flotter à la surface des pièces plongées dans une obscurité sans fin... C'est donc ça le fameux bunker qui a tant fait rêver l'Occident friand des folies réelles et supposées de Saddam? Je ne l'envie pas une seconde d'avoir dû passer quelques nuits ici quand les B52 survolaient ses palais, et l'homme, dans toute sa folie des grandeurs, ne pouvait de toute façon pas raisonnable-

ment vouloir y passer plus que les huit nuits qu'il y a passées, si la légende dit vrai. Malgré tout, la tentation du labyrinthe reste forte, et celle de vivre en grandeur nature mes cauchemars de perdition. Si le niveau de l'eau au sol ne continuait pas à monter, et si je ne devais pas me plier à la loi du groupe, je continuerais bien plus en avant, à la recherche d'autres reliques aussi ineptes qu'un panneau de semi-conducteurs venus d'un projecteur allemand — tout est *made in RFA* ici — ou de créatures fantasmagoriques, comme dans les grands fonds marins, qui ne pourraient survivre que des dizaines de mètres sous terre, à l'abri de toute source de lumière. C'est le terrain de jeu idéal pour retrouver ses peurs d'enfance ou un passage vers les entrailles de la Terre. Il y aurait, paraît-il, un tunnel qui passe sous le Tigre. Dieu seul sait où il s'arrête... Nous remontons donc vers la surface où notre monde s'agite et où la folie des hommes, de tous les autres, maintenant que Saddam est pendu et enterré, s'en donne à cœur-joie, débri-dée, tout aussi néfaste que celle d'un seul homme. Le bunker de Saddam, bien plus réduit que tous les plans détaillés et fantasmagoriques projetés à longueur de temps sur CNN durant la guerre voulaient nous en convaincre, n'a pas sourcillé une seconde au choc dévastateur des bombes «intelligentes» ou *smart bombs* qui lui sont tombées dessus. Les ingénieurs allemands concepteurs de ce bunker n'ont pas fait les choses au hasard: au-dessus du bunker, deux faux-étages de béton super-armé,

BUNKER DE SADDAM

qui a tant fait rêver l'Occident friand des folies réelles et supposées de Saddam ?

et le bunker lui-même coulé dans une coque de béton de six mètres d'épaisseur. Et au-dessus de tout cela, un autre des palais incroyables de Saddam: le Palais du Croyant. Les huit bombes intelligentes de deux tonnes balancées sur le palais (les longues heures passées devant ma télé à Ramallah à regarder le ciel nocturne de Bagdad se transformer en spectacle pyrotechnique me reviennent en mémoire...) et qui étaient censées le traverser sans exploser puis trouver leur chemin jusqu'au bunker et le réduire en miettes, ont toutes explosé avant d'atteindre leur but. À quoi bon? De toute façon, Saddam n'était pas assez stupide pour s'y cacher durant l'invasion de 2003. Il devait tout simplement dormir incongnito dans quelque appartement sans aucun signe distinctif d'une banlieue quelconque de Bagdad. Le bunker est donc là, intact, figé dans l'obscurité et les eaux putrides qui le parcourent, le temps s'y est arrêté, un certain mois de mars 2003. On arrive au sommet de l'escalier qui mène au palais. Je suis le dernier de la file et, quand je déboule, moi aussi, dans la gigantesque salle voûtée juste au-dessus de la cage d'escalier du bunker, je saisis alors la force phénoménale de ce qui s'est passé ici durant ce mois de mars 2003... Tous mes compagnons d'aventure sont figés en silence. Le lieu est inimaginable...

La première analogie qui me vient à l'esprit est un décor de science-fiction, l'Étoile Noire de *La Guerre des étoiles*, ou le *spaceship* d'*Alien*. Les bombes sont entrées par le sommet de la coupole, laissant une petite ouverture d'à

peine un mètre de large, et sont venues s'écraser à la surface de la salle, créant un cratère d'une dizaine de mètres de diamètre, et de trois mètres de profondeur. Tout le reste n'est que destruction. Pas un seul pan de mur intact, pas un seul bloc de béton qui n'ait été retourné, volatilisé, le souffle a dû être diabolique, une force incommensurable s'est déchaînée ici, les tiges de fer armant murs et plafonds ont été contorsionnées comme des fétus de paille, le chaos est hallucinant, la fascination totale...

On croise tour à tour des statues maléfiques de Louise Bourgeois, des mobiles à la Calder faits de tiges métalliques auxquelles pendent des blocs de béton, des silhouettes métalliques à la Giacometti, un Christ à la Dalí pendu au plafond de la coupole, des plaques de fonte tordues comme des rubans de Möbius à la Chillida... C'est l'art brut ou moderne, peu importe, dans toute sa splendeur, l'art né du hasard. Traînent ici et là des restes de mobilier rococo, des carcasses de lustres démesurés défeuillés de tout leur cristal, des moucharabieh qui n'ont pas eu le temps de se consumer malgré la chaleur exponentielle qui a dû suivre la chute de ces huit projectiles de destruction massive. Le lieu est décadent, on dirait un décor à la Fellini pour un film qui se passerait après la bombe d'Hiroshima. On s'attendrait presque à voir surgir une cantatrice en tenue de Turandot pour lancer sa voix d'outre-tombe vers le ciel qui perce à peine par l'opercule laissé par les huit bombes intelligentes au centre même de la coupole, à plus

de dix mètres au-dessus de nous. Je ressens l'émotion que j'ai eue en lisant la première fois la description de la beauté convulsive par André Breton: l'image d'une locomotive lancée à pleine vitesse dans une jungle épaisse... Le Palais du Croyant s'est figé pour l'éternité à l'instant même de l'explosion; la force de la destruction déployée par ces huit fois deux tonnes d'explosifs s'est irrémédiablement mêlée aux matériaux de construction, les a triturés jusqu'à la limite de leur résistance phénoménale, puis est restée en suspens, arrêtant le temps. On a l'impression d'être arrivés à la seconde suivante, juste après le big bang primordial. Il y a eu une déflagration au-delà de notre entendement, et puis plus rien: le silence. Et la beauté. Les mots de Breton n'ont jamais eu autant de portée que dans ce lieu: «*La beauté sera convulsive [...] explosante-fixe [...] ou ne sera pas.*» Et le palais de Saddam me conforte dans la douce idée que la beauté naît aussi du chaos, surtout du chaos, qu'elle est là, à chaque instant, prête à surgir, de la plus improbable des rencontres entre une machine à écrire et un parapluie sur une table à dissection, entre l'ordre et le désordre, entre la création et la destruction, entre l'espoir et le désespoir, entre les tueries qui agitent Bagdad et son ciel bleu intense, entre mon envie d'être à des milliers de kilomètres, auprès de mon océan préféré, et la réalité de ma présence dans les gravats d'une guerre inutile, entre la vie et la mort.

Et que les objets et les lieux inanimés ont définitivement une âme...

18 juin 2007

Ça pourrait tomber maintenant, là, entre deux battements de crawl. J'aurais le visage faisant face au fond de la piscine, ou bien tourné vers le ciel pour avaler un peu de l'air qui me permettra de répéter le mouvement. Si ça tombait maintenant, ici, quels seraient les phénomènes physiques qui s'ensuivraient? Un geyser? Une transformation de l'eau en une infinité de particules qui resteraient un long moment suspendues dans l'air, avant de disparaître, évaporées, happées par la chaleur implacable? Un tir de mortier qui tombe dans l'eau, est-ce que ça explose de toute façon? Ou bien, est-ce que ça coule lamentablement vers le fond, rasant l'effet escompté, comme une blague vaseuse lancée entre la poire et le fromage qui ne déclenche aucune réaction perceptible, ne serait-ce même un sourire de convenance sur la bouche des concubines qui en attendaient plus? Un flop... Je continue de battre le mouvement, arrive au bout de la longue piscine, elle doit bien faire cinquante mètres, et retourne dans l'autre sens. D'un certain côté, je me sens protégé dans l'eau, comme si elle allait se transformer en béton indestructible au moment où le projectile malfaisant tomberait du ciel turbide et suintant de chaleur de Bagdad. Il y a peu de monde dans la piscine, quelques soldats péruviens en perm' pour la journée et, aux alentours, quelques agents de sécurité mercenaires, tous formatés sur le même modèle de Ken, amant de Barbie, en train de prendre le soleil qui tape bien à 40 °C à l'ombre en cette fin de journée. Les femmes sont rares, reflétant en cela les statistiques officielles de la Zone Verte: 1 femme pour 256 hommes. Et malgré tout, les histoires de jalousie et de boyfriends piqués les unes aux autres sont monnaie courante. Comme quoi, l'herbe est vraiment toujours plus verte de l'autre côté de la barrière... Liberty Pool est le seul club de sport accessible aux pauvres péquins comme moi qui ne travaillent pas dans le saint des saints, à l'ambassade des USA, et ne peuvent donc profiter de la piscine de Saddam et de tous les équipements de gym tout droits débarqués de DC qui ont été installés dans l'ancien palais des palais de Saddam, converti en la fameuse ambassade. Liberty Pool occupe l'ancienne villa de tous les délires d'Udaï Hussein, le fils préféré de Saddam et, plus encore que son père, véri-

table Néron babylonien. Udaï, la bête immonde, celui qui donnait en pâture aux lions, devant spectateurs triés sur le volet, ses amis d'hier qui l'avaient déçu. Udaï, qui faisait enlever les belles filles qu'il croisait dans les soirées mondaines de Bagdad ou lors de ses virées de chasse dans les villages endormis de Mésopotamie, puis les faisait venir danser autour de lui, peut-être même au bord de cette piscine extravagante où je flotte en ce moment. Elles étaient invitées à danser sous le grand tipi agrémenté de spots tournants, devaient séduire l'énergumène avant qu'il ne les viole puis parfois les torture — la sauvagerie vient rarement en pièces détachées, c'est un tout, une boîte de Pandore sans fond — et les tue inmanquablement. Être fils du sultan à l'endroit même où *Les Mille et Une Nuits* situent l'histoire fondatrice de Shéhérazade et de Shahriyar, doit forcément marquer son rapport aux femmes... «Une fille par soirée, et ne me les représentez plus le matin passé», devait donner comme consigne Udaï à ses sergents recruteurs, terrifiés de finir, eux aussi, aux lions. Et voilà, je me baigne et me complais à l'instant dans une piscine qui a peut-être viré au rouge à certaines occasions... Cette pensée me traverse l'esprit un moment. Et tous ceux qui sont là à bronzer comme des adorateurs d'Aton, sur les lieux mêmes des turpitudes macabres d'Udaï, ont-ils une quelque once de culpabilité ou d'écœurement qui leur traverse parfois les neurones et les gros bras fatigués? L'envahisseur revêt de toute façon si rapidement les oripeaux de ceux qu'il a délogés... Pensons donc à l'ambassadeur américain, et avant lui à ce cher Bremer, proconsul des premiers temps de l'invasion, qui ont mis leur bureau

LIBERTY

Ça pourrait tomber maintenant,

dans la salle du trône de Saddam au sein du palais ci-dessus évoqué. D'un autre côté, ici, dans ce carré de fausse tranquillité en plein centre de Bagdad qu'est la Zone Verte, là où Saddam, sa famille et ceux de ses fidèles qu'il n'avait pas encore envoyés aux oubliettes logeaient dans des palais et villas tous plus extravagants les uns que les autres, il ne doit pas y avoir un mètre carré de terre ou d'eau qui ne se soit abreuvé une fois ou l'autre de la souffrance imposée par Saddam sur son peuple. Si les murs ont vraiment des oreilles, et pourquoi pas des yeux — et la terre a de toute façon une mémoire —, il faudrait juste se coller à eux, s'étendre sur elle, pour se voir livrer les secrets les plus maléfiques du régime déchu.

Je sors de l'eau et vais moi aussi m'abandonner quelques instants aux bras d'Aton, à ses rayons terminés de mains bienfaitrices, tels qu'Akhénaton les faisait représenter à longueur de parois des tombes de Tel El Amarna, dans la lointaine vallée du Nil. La chaleur est si forte, et sèche, qu'elle en devient absurde, surréaliste et, curieusement, presque agréable. L'atmosphère est brumeuse, le soleil semble fait de fer blanc, et dans sa course de fin de journée, il fait penser à une comète qui nous arriverait droit dessus. Comète, tir de mortier, je tourne en rond... L'idée flotte autour de ma tête, telle une mouche paresseuse, que ça pourrait tomber du ciel à tout instant, laisse place à une sieste apaisante. Hier, il en est tombé plusieurs, paraît-il. Je venais d'arriver à l'entrée de l'ambassade britannique, et le garde népalais dans son uniforme de tortue ninja me dit de descendre pour venir me mettre à l'abri. *De quoi? répondez-je. Baoum,* me dit-il en montrant le ciel. *Ah bon?* Je n'ai pas trop envie de laisser la voi-

POOL

entre deux battements de crawl.



ture blindée du bureau ici, au milieu de la grande avenue déserte. Je fais celui qui ne comprend pas. Il appelle son chef, et puis décide en fin de compte de me laisser entrer sur le parking de l'ambassade, à l'abri derrière une muraille de murs en béton, car les choses semblent s'être calmées. Une fois garé, je ne sais que faire. Il ne se passe rien, tout est si calme. Le silence avant la fin? Je descends comme si de rien n'était, passe ma veste tout juste achetée la semaine dernière — je l'inaugure aujourd'hui, tout le monde devrait en être conscient — et poursuit d'un pas assuré sous 45 °C à l'ombre, vers le sas d'entrée de l'ambassade, comme s'il y avait une équipe de cinéma derrière moi en train de mettre en pellicule le dernier *James Bond*... J'évite de regarder le ciel — de toute façon le soleil est trop brutal à cette heure-ci — et j'arrive enfin dans le bâtiment de l'ambassade, un tant soit peu suintant, reprends mes esprits avant la réunion à laquelle je viens participer (sur la Constitution irakienne, avec ceux qui peuvent encore croire qu'elle a les moyens de sauver ce pays du désastre). L'alarme sonne, les murs tremblent. Un nouveau mortier vient de tomber dans les parages. On s'y fait, je vous assure. *Business as usual*, personne dans l'ambassade ne semble vraiment y prêter attention... Aujourd'hui, pas d'alerte, mais c'est normal, c'est vendredi, jour de couvre-feu sur la ville, jour de prière de toute façon, et puis même les insurgés et les artificiers d'Al Qaida doivent bien se reposer eux aussi. La fin de journée est douce. Légèrement brûlante, mais douce. Je vais faire un tour du côté du Tigre, le long de la nouvelle ambassade américaine en construction. Une ville dans la ville, une forteresse qui pourra probablement résister à

tous les soubresauts à venir. De loin, on dirait presque Shibam, ville fortifiée du Yémen. Il paraît que tout y sera disponible, des logements aux centres commerciaux, au cinéma, à l'héliport, aux écoles, aux salles d'interrogatoire, certainement... L'Amérique est ici pour longtemps, très longtemps, elle ne s'avouera jamais vaincue. Il est si malvenu d'évoquer le Vietnam en parlant de l'Irak... Finalement, l'Amérique a compris qu'au Moyen-Orient, rien n'est jamais acquis, dans le désastre comme dans la réussite. Il arrivera peut-être un jour où les façades colorées, presque babyloniennes, de sa nouvelle ambassade pourront faire oublier ses turpitudes et ses errances sur ce carré de terre. De l'autre côté du Tigre, la rive semble si proche. Est-ce que les gens qui marchent là-bas me voient, me regardent? Est-ce qu'ils se demandent eux aussi quelle est ma vie ici, comme je me demande ce qu'est leur vie là-bas? Que m'arriverait-il s'y j'allais y faire un tour par inadvertance? Finirais-je sur les écrans d'Al Jazeera en combinaison orange? C'est le summum de l'aberration: nous sommes sur les deux rives d'un même fleuve, cent mètres tout au plus, mais un gouffre béant, nous sépare. Là-bas, ils sont en Irak. Ici, je ne sais plus comment définir où nous sommes. Pris à notre propre piège, ça c'est sûr... De frayeur, je n'en ai pas. Oui, les mortiers tombent ici et là. Mais l'on continue à parler, à penser, à manger, à rire, à relativiser, avec un court temps d'arrêt. Cette épée de Damoclès qui pourrait tomber du ciel comme ça, sans crier gare, reste du domaine du fantôme. On se sent un peu comme les pions d'un jeu d'échec. Une main inconnue et invisible pourrait nous sortir du jeu à tout instant. On vit simplement avec la possibilité de l'explosion, la possibili-

té des particules élémentaires. On s'y habitue, on s'en accommode. On réalise qu'il n'y a, au bout de compte, pas grande différence entre cette potentialité-là tombée du ciel et celle de rouler sur une autoroute en France et d'aller s'encastrier dans un poids-lourd surgi de nulle part. On réalise qu'on contrôle si peu de choses — et que l'on peut très bien s'en accommoder. Personne n'est un héros en venant traîner par ici, en tout cas beaucoup moins que tous les Irakiens qui n'ont d'autre choix que de résister à l'adversité qui s'est abattue sur leur pays. Nous ne sommes pas complètement fous, non plus, du moins, pas plus que la moyenne des habitants. Nous sommes juste un peu plus près, peut-être, de l'épée qui passe et repasse au-dessus de nos têtes, à tous. Il suffit de rentrer la tête dans les épaules, et de continuer à vaquer à ses occupations comme si de rien n'était — ou presque. De continuer à se baigner, par exemple. Comme ce groupe d'Irakiens que je dépasse lentement sur la route de la berge du Tigre.

La lumière est belle, l'endroit plein de la poésie biblique de cette terre originelle, les enfants qui se jettent à l'eau rient à grands éclats comme tous les enfants qui se jettent à l'eau dans le reste du monde. Il y a tout ça, il y a la soirée bien arrosée que nous avons passée hier à refaire le monde, il y a ce moment que je passe à écrire mon blog à une heure du matin dans ma chambre sans fenêtre dont les murs sont recouverts de faux-lambris, et le lit d'une couverture imitation peau de... tigre. Tout est là, bien réel, bien mesurable, visible, humain, normal, la vie qui s'écoule, le temps qui régit à son rythme habituel la décadence des choses et des hommes. Tout est à sa place. Jusqu'à présent.

